

L'Asie nécessaire et incontournable

André Roy

Number 130, December 2006, January 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12669ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, A. (2006). L'Asie nécessaire et incontournable. *24 images*, (130), 8–8.

L'Asie nécessaire et incontournable

par André Roy

Depuis une dizaine d'années je ne cesse dire et d'écrire que le nécessaire renouvellement du cinéma me paraît venir en grande partie du continent asiatique. Quelque chose, là, se dit sur notre présent et annonce notre futur, dans une réinvention esthétique des plus stimulantes. Le 31^e Festival international du film de Toronto (FIFT) a mis à l'affiche ce qui était assurément le meilleur de la production des derniers mois en Asie.


Commençons par le nouveau Tsai Ming-liang, *I Don't Want to Sleep Alone*. On connaît le goût de l'oxymore du cinéaste et il pratique ici cette figure jusqu'à jeter le spectateur dans un trouble intense, en prenant pour jouer deux rôles différents le même comédien – et qui est son acteur fétiche –, Lee Kang-sheng. Ce dernier interprète un homme alité, auquel des soins sont prodigués par ce qui semble être des membres de sa famille, une mère et sa fille, et un touriste taïwanais battu par un gang de Malais et recueilli par un habitant de Kuala Lumpur, qui en tombera amoureux. Sauf que, face à une narration radicalement paradoxale – Tsai s'appliquant à

multiplier les apories dans une fiction quasiment muette du début jusqu'à la fin –, on ne cesse de se demander si ces deux personnages n'en font qu'un. Dans cette histoire élaborée sur une double temporalité, sommes-nous confrontés à des flash-back ou des flash-forward?

Ce film, dans lequel la délicatesse et la cruauté s'entrelacent parfois jusqu'à la douleur et dont l'atmosphère est alourdie par une soif sexuelle inextinguible, apparaît comme une somme de toute l'œuvre de ce Taïwanais d'adoption (né en Malaisie, justement). Le dernier plan est sublime, d'une puissance imparable tant il réconcilie tout ce qui a été mis en place durant le film. Les spectateurs du Festival du nouveau cinéma (FNC) ont aussi pu faire la découverte de son évidence, confirmant Tsai Ming-liang comme un des plus grands.

À quelques exceptions près, je n'ai vu que des films asiatiques au FIFT. Je voudrais m'arrêter sur deux d'entre eux, certes signés par des cinéastes connus mais qui m'apparaissent significatifs de l'exceptionnelle qualité de la production asiatique actuelle, en souhaitant qu'un jour ils soient présentés à Montréal (au Cinéma du Parc qu'à repris Roland Smith?).

D'abord *Still Life*, de Jia Zhang-ke. Dans le dossier « Nouvelles technologies », publié dans le précédent numéro de *24 images*, le caméraman Michel La Veaux et le cinéaste Rodrigue Jean soulèvent les « problèmes » que pose le tournage en HD : images trop vraies, couleurs trop saturées, profondeur de champ trop définie. Or Jia, qui a tourné son film en HD, contourne ces difficultés en les faisant siennes, et ce, avec un sens de l'ampleur et de la précision incroyable. Quant à son histoire, complexe et touchant, elle se déroule aux abords d'une ville, Fengjie, dont le centre a été inondé par le barrage des Trois-Gorges, qui a submergé des milliers de villages tout au long du fleuve Yangzi (encore une autre grande œuvre – et un grand méfait – de Mao, qui en a eu l'idée dès sa prise du pouvoir). On doit reconstruire la ville tout autour du centre, mais, pour ce faire, il faut démolir pour faire place à de nouvelles habitations. Résultat : monde en décomposition et climat de déliquescence sur fond d'impasses sociales – là où se forgent misère et désespoir – et d'échecs sentimentaux fondés sur l'incompréhension et le ressentiment, que la HD ne nous semblait pas capable de rendre si fortement jusqu'à présent. Faisant se croiser à Fengjie le double destin d'un homme et d'une femme, le cinéaste chinois offre une œuvre poignante de tristesse et de beauté. Soulignons que *Still Life* a obtenu le Lion d'or à la Mostra de Venise en septembre dernier.

Également récupérée de Venise, il y a eu à Toronto cette œuvre formidable qu'est *Syndromes and a Century*, d'Apichatpong Weerasethakul, moins obscur que *Tropical Malady* et, par ses deux parties qui se répondent tout en s'opposant (la première se déroule à la campagne, l'autre en ville), très proche de *Blissfully Yours*. Weerasethakul y mène une stratégie de mise en scène époustouflante, qui prend plusieurs directions sans jamais se perdre (ni nous perdre), et en se permettant des plans d'une gratuité malicieuse. De l'ensemble, qui aurait pu être disparate mais qui garde pourtant une grande homogénéité, se dégagent une finesse et une intelligence éblouissantes, chacune de ses séquences étant inattendue, vierge de tout cliché. C'est très jouissif. 



I Don't Want to Sleep Alone apparaît comme la somme de toute l'œuvre de Tsai Ming-liang.